

Heures de Jeunesse

A. HANS

Numéro 2.

La Sorcière des Dunes



Edition A. Hans-Van der Meulen, Contich.

A. HANS

Numéro 2.

La Sorcière des Dunes



Édition A. HANS-VAN DER MEULEN, Contich

LA SORCIERE DES DUNES

I.

Berthe et Adrien habitaient derrière les dunes dans la campagne solitaire, où passent peu de gens et où il n'y a guère de choses intéressantes à voir. Leur père, Antoine Lodewykzone, possédait là une petite métairie que sa femme l'aidait à exploiter. Après la classe, Berthe et Adrien, respectivement âgés de dix et douze ans, assistaient leurs parents de leur mieux. Ils faisaient les commissions, sarclaient dans les champs les navets et les pommes de terre, selon le rythme de l'année.

Maintenant, l'hiver était venu; le père et la mère avaient moins de besogne. Pendant que l'une gardait la maison, l'autre aidait les gros fermiers du voisinage à battre le grain dans les granges. Avant cinq heures, il fallait cesser tout travail car on n'y voyait plus.

Ce jour-là, Berthe et Adrien étaient venus à Nieupart, chez leur oncle Jean et leur tante Isabelle. Quelle joie pour tout le monde! L'oncle était bâtelier sur une barque de pêche. Il racontait toutes sortes d'histoires amusantes; aussi les enfants raffolaient de l'entendre. Tante Isabelle les accueillait avec une vive cordialité. Elle leur avait préparé du chocolat au lait et offert de délicieux

petits pains aux corinthes, un chef-d'œuvre du boulanger voisin. L'oncle parlait souvent au loin, sur la mer. Mais aujourd'hui, ils avaient eu la joie de le trouver à la maison, car c'était dimanche.

Le temps passa vite. Et voilà que déjà tante Isabelle s'inquiétait du soir qui ne tarderait plus à venir.

— Mes enfants, la nuit ne doit pas vous surprendre en route. Il y a une bonne heure de marche, d'ici jusque chez vous.

A regret, Berthe et Adrien se préparèrent au départ. Ils revêtirent leurs manteaux et mirent leurs coiffures. Leur tante leur donna quelques brioches sucrées pour que leurs parents à leur tour pussent en goûter. Puis, ils prirent congé de leurs hôtes qui s'écrièrent ensemble :

— N'oubliez pas de faire beaucoup de compliments à la maison !

La tante ajouta aussitôt :

— Surtout ne flânez pas en chemin ! Marchez d'un bon pas, comme de braves voyageurs !

Berthe et Adrien traversèrent Nieuport. Ils furent bientôt au bout de la petite ville.

Tout à coup, la fillette montra de la main une grosse tour, qu'elle considérait d'un air effrayé.

— Voilà la **Tour du Diable**, dit-elle. C'est le Diable qui l'a construite, n'est-ce pas ?

— Quelle sottise ! répondit Adrien.

— Tout le monde le raconte, pourtant ! Hier, la vieille Wanne me l'a encore affirmé. « J'adis, » assure-t-elle, vivait là un pêcheur. Un soir, un étranger se dressa soudain près de lui. Il prétendit qu'il construirait, en une seule nuit, une

» église merveilleuse. Elle appartenait au pauvre pêcheur, si celui-ci consentait à vendre son âme à l'inconnu. Le batelier accepta cette proposition et le lendemain, l'église toute sombre s'élevait dans la lumière encore indécise du matin. Le mystérieux étranger revint trouver le pêcheur, lui rappelant à quelle condition le marché avait été conclu. Mais le vieux loup de mer s'aperçut alors qu'il avait affaire à un démon. Et il lui dit : « Je ne signe pas d'engagement, car l'église n'est pas achevée. Vous n'avez pas mis de croix sur la tour ! » Il savait bien que le diable est incapable de dessiner une croix. Se voyant joué, le malin devint terriblement furieux et il bondit dans le temple neuf où il mena grand tapage. La toiture s'écroula sur lui, les murs sautèrent au loin. Seule, la tour resta debout — et c'est pourquoi on l'appelle aujourd'hui encore la « Tour du Diable ».

En achevant ce récit, Berthe jeta un dernier regard anxieux à la tour qui disparaissait à moitié dans l'ombre.

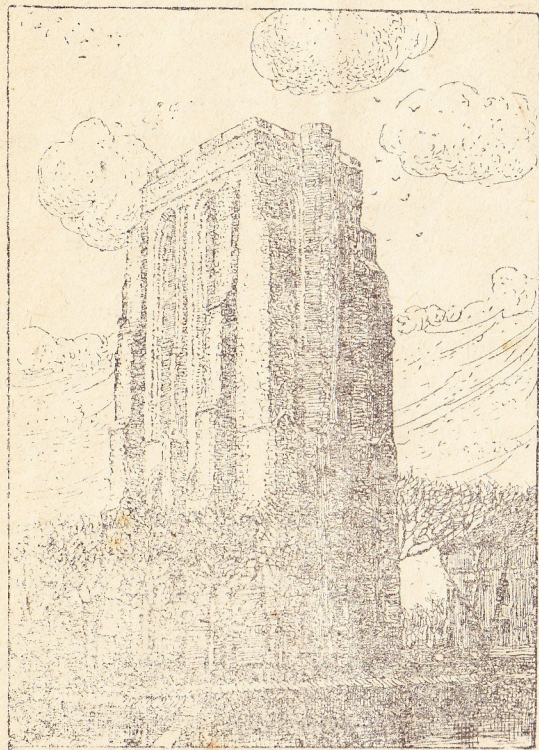
Adrien l'avait laissée dire, sans l'interrompre : puis il partit d'un rire sonore :

— Ah ! que tu es sotte, ma sœur, de croire à de telles bêtises !

— C'est Wanne qui me l'a dit.

Wanne, une de leurs voisines, consacrait ses journées aux bavardages plutôt qu'au travail. C'était une misérable vieille femme qui vivait seule dans une maisonnette mal entretenue.

— Wanne dit tant de choses stupides, répartit Adrien.



— Bien d'autres gens, pourtant, parlent aussi de la « Tour du Diable ».

— Je sais. Mais tu t'en laisse conter. Tout cela est faux. Oncle Jean connaît Nieuport sur le bout des doigts. Il m'a expliqué cette histoire. Il y a bien longtemps, cette tour fut celle d'une église consacrée à Saint-Laurent. Elle dépendait d'un château. Comme il y avait souvent des guerres à cette époque, les Anglais vinrent un jour détruire le château et mettre l'église en feu. La tour seule en est restée. Et c'est tout!

— Comment l'oncle Jean sait-il cela?

— Il a lu des livres qui sont les œuvres d'écrivains éclairés.

En causant de la sorte, les enfants arrivèrent à la route déserte qui serpente le long des dunes.

— Dis, il n'y aura plus jamais de guerres, n'est-ce pas? reprit Berthe. J'aurais bien peur d'en voir une.

— Espérons-le, dit Adrien

Ils se turent un instant. Il faisait de plus en plus sombre autour d'eux. Le phare de Nieuport s'était mis à tourner. Au loin, sur l'horizon, Dunkerque aussi lançait ses signaux de feu.

— Pourvu que nous ne rencontrions pas la sorcière des dunes! dit Berthe tout à coup.

— La sorcière des dunes!

— On l'appelle Zélie.

— Ce n'est pas une sorcière.

— Si, si, chacun le dit et le répète.

— On répète tant de choses!

— Ce qu'il y a de certain c'est qu'elle pourrait nous porter malheur...

— Je n'en crois rien.

— Dernièrement, elle arriva dans l'étable de Vrang, le fermier. La vachère fut frappée de la voir, un pot à la main et quémendant un peu de lait. Mais la maîtresse de cette maison est si avare que la servante n'osa rien donner. Furieuse, Zélie prononça quelques paroles que la vachère ne put saisir; — et elle s'en alla. Peu après, un chat noir jaillit d'un tas de paille et s'enfuit. Le jour suivant une des vaches tombait malade.

— C'est Wanne encore qui t'a raconté cela?

— Oui; mais les gens disent que Zélie est une sorcière redoutable. Quand elle passe devant une maison, il faut craindre que les enfants ne prennent du mal. Wanne assure que Zélie peut voler à travers les airs et renverser dans les vagues les petits bateaux des pêcheurs.

— Mais enfin, Berthe, j'espère que tu ne crois pas tout cela? Wanne ferait mieux de bien tenir sa langue, plutôt que de t'effrayer ainsi.

Les enfants cheminèrent ensuite en silence. Jusqu'à ce que Bertha saisit son frère par le bras en se serrant contre lui.

— Regarde! fit-elle à voix basse.

— Qu'y a-t-il?

— Voilà Zélie, la sorcière des dunes.

Et c'était vrai! A quelques pas, une femme, vieille et courbée, avait surgi devant eux. Elle portait autour de la tête un mouchoir qui ne laissait apparaître que les yeux et le nez. Appuyée sur un gros bâton, elle regardait les deux enfants avec sévérité.

— Vous revenez de Nieuport? leur demanda-t-elle.

— Oui, répondirent-ils ensemble.

— Et comme c'est dimanche, vos oncle et tante vous ont donné un peu d'argent. Moi, j'ai envie de manger du lard, continua-t-elle, en faisant claquer sa langue. C'est si bon, du lard! Donnez-moi votre argent!

— Nous n'avons pas eu d'argent, répondit Adrien.

— Mais que vois-je? Qu'y a-t-il dans ce paquet-là? Montrez!

La vieille femme tendait la main, d'un air impérieux.

— Ce sont des petits pains aux corinthes, murmura Berthe, faiblement.

— Donnez-les moi! ordonna la vieille.

— Non! nous devons les reporter à la maison, s'écria Adrien.

— Donne-les lui, donne donc! gémissait Berthe affolée.

La vieille avait levé son bâton et menaçait de frapper les enfants.

— Donnez-moi ces brioches! clama-t-elle, sinon, je vous jette un sort.

Elle s'était mise à danser en poussant des cris étranges et des paroles incompréhensibles; elle se saisit du paquet qu'Adrien tenait contre lui. Berthe pleurait à haute voix.

— Taisez-vous, ordonna la sorcière. Oh! quel beau collier vous avez-là, mon enfant.

C'était un joli collier portant un médaillon d'argent que sa tante Isabelle avait offert à Berthe pour sa fête.

— Donnez-le moi aussi! Je le veux, dit la vieille.

— Tu ne l'auras pas! cria Adrien.

La vieille leva à nouveau son terrible bâton.

— Faut-il que je vous ensorcelle? Voulez-vous que je vous fasse tomber ici, que vous ne puissiez plus vous relever et qu'il vous faille dormir dehors?

Berthe ôta son collier de ses mains tremblantes et le tendit à la méchante femme qui lui dit:

— Vous êtes une bonne fille; maintenant, continuez votre chemin.

Et elle-même disparut à la hâte dans les dunes.

Adrien n'avait rien osé. Berthe se mit à courir et son frère la suivit. Ils arrivèrent, hors d'haleine, chez leurs parents qui prirent peur à les voir ainsi.

— Qu'y a-t-il? demandèrent-ils anxieux.

— C'est la sorcière! cria Berthe.

Mais il fallait entendre un peu avant que les enfants fussent à même de raconter leur aventure. Leurs parents en furent littéralement scandalisés.

— Voler ainsi des enfants seuls, dit le père. Cela va trop loin. J'allume ma lanterne; je rejoindrai cette misérable femme. Elle me rendra ce qu'elle a pris.

— Ne faites pas cela! répondit sa femme, que la vieille Zélie impressionnait aussi. C'est certainement une sorcière: vous ne savez pas ce qui peut advenir.

— Sorcière, sorcière!

— Tout le monde en est sûr. Wanne me le disait tout à l'heure encore, à midi.

— Je ne m'occupe pas de ce que Wanne raconte. Je ne veux plus voir cette femme ici. Sa langue est plus longue qu'un mât de misaine; c'est une vieille, sale paresseuse! En attendant j'irai trouver Zélie.

Le père alluma la lanterne, prit son bâton et sortit. En quittant le seuil de sa maisonnette, il croisa un pêcheur à qui il raconta ce qui venait d'arriver.

— Eh bien! fit le pêcheur, voilà la deuxième histoire du même genre que j'entends aujourd'hui. Il n'y a pas un quart d'heure j'ai rencontré la fille d'un fermier tout en larmes. Elle aussi revenait de Nieuport. En chemin, elle fut accostée, tout comme vos deux enfants, par la fameuse sorcière des dunes. Celle-ci lui réclama son portemonnaie. De peur d'être ensorcelée, la jeune fermière lui a laissé tout son argent.

— Mais c'est une véritable voleuse de grands chemins!

— Vraiment.

— Eh bien, je vais la trouver.

— Qui ça? Zélie?

— Certes; je lui reprendrai le collier de ma petite. Car je ne crois pas à ces histoires d'envoûtement. Voulez-vous m'accompagner?

— Je veux bien.

Ils s'enfoncèrent ensemble dans la dune. Après un bon quart d'heure de marche, ils arrivèrent à une vieille chaumière toute décrépite; un homme debout en aurait facilement touché le toit de la main.

— Elle est chez elle, dit le pêcheur; il y a de la lumière.

— Elle n'attend certainement pas notre visite, répondit le métayer.

Les deux hommes regardèrent par la fenêtre exigüe. Sur l'armoire, une bougie brûlait devant une image sainte et la vieille femme, à genoux sur une banquette peu élevée, semblait absorbée dans sa prière du soir.

— Voilà vraiment le mal incarné! murmura Lodewyckzone. Voler tout ce qu'on peut d'abord, et se mettre à prier ensuite!

— Mais les sorcières ne prient pas.

— J'entre en tout cas; nous verrons bien.

Le père de Berthe et d'Adrien poussa la porte. La femme surprise se retourna vers lui; elle se leva.

— Que me voulez-vous? demanda-t-elle.

— Ce que je veux? Le collier de ma petite fille.

— Un collier de votre petite fille? balbutia-t-elle.

Et elle considérait son interlocuteur avec étonnement.

— Oui, certes! Un collier. Ne faites pas l'innocente! Et donnez-moi en même temps ce porte-monnaie que vous avez pris à une jeune fermière. J'en remettrai l'argent au bourgmestre. Avec moi, vos tours de sorcière ne prendront pas.

— Vous êtes donc de ces méchantes gens qui me font passer pour une sorcière? gémit la fem-

me accablée. Je ne sais rien de cette affaire de collier ni de porte-monnaie.

— Non, sans doute? Ni d'une affaire de brioches sucrées non plus?

— Des brioches sucrées? Mais vous êtes fou!

— Fou? C'est vous qui jouez à la folle.

— Enfin, que voulez-vous dire?

Le pêcheur était entré à son tour et restait debout contre la porte.

— Et vous venez à deux pour vous moquer ici d'une pauvre femme! reprit Zélie.

— Je dis, s'écria Lodewyckzone, qu'il n'y a pas une demi-heure, vous avez détrossé mes enfants.

— Détrosser vos enfants! Oh! la, qu'osez-vous dire?

— Et une jeune fermière que je connais... ajouta le pêcheur.

— Vous mentez, vous mentez, répartit la femme en criant. Allez-vous en d'ici! Je vis entourée de vauriens: on me crie des quolibets, on invente d'affreuses choses. Maintenant voilà qu'on m'accable de soupçons. Ah! que ne suis-je restée dans mon lointain pays d'enfance.

— Mais qui vous a demandé de venir vous installer chez nous?

— Nul ne sait pourquoi j'habite ici. Et cela ne regarde personne. Je laisse les gens tranquilles; pourquoi ne puis-je vivre en paix?

Elle s'arrêta, prête à pleurer; une tristesse poignante s'était peinte sur son visage.

— Ecoutez bien, Zélie, reprit Lodewyckzone. Rendez-moi le collier de ma fille; je n'en dirai rien à personne.

— Mais je n'ai pas de collier et je ne connais rien de cette affaire! De tout l'après-midi, je n'ai pas quitté ma maison. Vous m'ennuyez à la fin; laissez-moi tranquille.

— Alors, vous ne voulez pas? Faut-il que je m'adresse à la police?

— La police? Je lui répondrai ce que je vous ai dit à vous-même.

— C'est votre dernier mot?

— J'ajoute que vous mentez; — ou qu'on vous a menti à mes dépens. Je ne connais pas vos vos histoires de vol; je n'ai jamais volé.

— Nous en reparlerons bientôt, acheva Lodewyckzone. Et il quitta la chaumière avec le pêcheur, son compagnon.

— Je m'en vais tout droit chez le garde-champêtre, lui dit-il.

— Vous avez bien raison! Cette femme essaie sans doute de vous tromper par ses pleurnicheries. Elle se complaît dans une repoussante saleté. Pourtant, à la voir comme nous venons de le faire, on la dirait vraiment malheureuse.

— Malheureuse? Plaignez-la, tant que vous y êtes! Vous oubliez qu'elle vole les gens, qu'elle effraie les enfants sur les routes. Ma petite sera malade de la peur qu'elle a eue.

Lodewyckzone et le pêcheur arrivèrent au village en causant de la sorte. Ils trouvèrent le garde-champêtre qui jouait aux cartes au café de « La Couronne ».

C'était son habitude, tous les soirs de dimanches. Quand il vit entrer les nouveaux arrivants, il remarqua leur air préoccupé et mécontent.

— Eh bien, Lowyckzone, vous avez le visage soucieux, dit-il. Quelques ennuis, sans doute? Est-ce que par hasard Wanne, votre voisine, vous aurait raconté une histoire interminable de sa langue aussi longue qu'est haute la tour de Wulpen?

— Non, mais on a détroussé mes enfants qui revenaient de Nieuport par le chemin des dunes...

— Et la même aventure est arrivée à une jeune fermière que j'ai rencontrée! ajouta le pêcheur.

Autour des tables, tous les joueurs levèrent la tête et suivirent avec la plus profonde attention le récit que Lodewyckzone avait commencé aussitôt.

A son tour, le pêcheur raconta l'histoire du porte-monnaie volé.

— Ah! ah! s'écria le garde-champêtre, cette sorcière dont on parle existe donc vraiment? Ce n'est pas la première plainte qui nous parvient. Hier soir, l'envoûteuse s'est rendue à la ferme de « La Pie » pour y réclamer des œufs. Elle avait la tête bien cachée dans un mouchoir...

— Tout à l'heure aussi, fit Lodewyckzone.

— Et elle parlait de ses magies. La fermière n'osa pas lui refuser ce qu'elle demandait. Elle lui donna treize œufs. La même chose s'est produite à la ferme « des Chênes »; mais ici c'est du beurre qu'il a fallu. Chaque fois, la fausse magicienne choisit une maison où elle est sûre, l'homme étant absent, de trouver une femme seule. L'autre soir, c'est à la veuve Klappe, qu'elle

s'en est prise et elle a réussi à lui extorquer de l'argent. Comme toutes ces femmes sont stupides de croire à ces menaces de sorcelleries!

— Mais comment se fait-il que de tels actes puissent se produire?

— Ça ne devrait pas, évidemment; mais le bourgmestre est prévenu. Il surveille Zélie, la laisse faire un temps encore jusqu'à ce qu'il ait rassemblé un bon dossier la concernant. Dossier, voilà un mot de la justice de paix, acheva le garde-champêtre: vulgairement, ça se nomme un livre plein de friponneries.

— En attendant, nos enfants feront des maladies de peur, répartit Lodewyckzone. Cela n'est pas possible!

— Voilà, reprit le garde, ce que vous venez de me dire change la situation. Ces femmes dont j'ai parlé n'ont pas été dépouillées; elles ont donné sous l'empire de la crainte. Pour vous, Zélie a vraiment volé vos enfants.

— Elle leur a pris leurs bonbons; quant au collier, ses menaces ont poussé ma fillète à s'en dessaisir. Mais pour moi, c'est du vol encore et toujours!

— Certes! Je raconterai l'affaire au bourgmestre.

— Et quand le verrez-vous?

— Demain.

— D'ici-là, la sorcière pourra se défaire à l'aise de tout ce qu'elle a pris.

— Cela n'a pas d'importance! Nous avons toutes les preuves voulues. Agissons sans hâte irréfléchie; il nous faut de la prudence partout.

notre besogne est délicate. Pour l'instant soyez tranquille; la voleuse tombera dans nos filets. On verra bien alors qu'il ne faut pas croire aux sorcières!

Sur ce, le garde-champêtre reprit la partie de cartes interrompue. Il était déjà tard; ce n'était plus l'heure d'aller déranger le bourgmestre qu'il irait voir très tôt le lendemain

Mr. Kraal, le bourgmestre, habitait une grande ferme plusieurs fois centenaire. Autrefois, cette demeure avait même été un petit château; ça se voyait encore à sa porte monumentale et à sa grange qui avait servi jadis à des assemblées de chevaliers. Sous la ferme, se trouvaient des caves aux épaisses maçonneries. Dans le temps, la mer poussait jusqu'ici ses flots et il fallait des souterrains profonds pour y conserver le beurre, le fromage, les pommes de terre et les fruits de l'automne.

A présent il y avait des gens assez sots pour raconter que cette ferme était hantée. Ils prétendaient que des chats venaient, la nuit, jouer du violon dans les arbres alentour; d'autres histoires aussi stupides se colportaient encore au sujet de cette demeure dont l'unique étrangeté était d'être vieille et vénérable.

Dans les environs une autre construction très ancienne était l'objet de racontars à peu près identiques. Elle avait servi autrefois à des Templiers; aujourd'hui c'était une ferme qui portait encore le nom de ces chevaliers disparus. On prétendait qu'un couloir souterrain unissait cette

ferme à la tour de Nieuport. La nuit, une femme blanche venait s'asseoir sur le seuil de l'antique maison... Pendant vingt-cinq années, ces histoires complètement fausses avaient trouvé tant de crédit auprès des paysans qu'aucun d'eux n'aurait voulu s'installer dans ces lieux. A la fin, le propriétaire avait songé à abattre quelques vieilles murailles, à les remplacer par des briques neuves; et il avait trouvé un fermier, délivré de la superstition et des vaines terreurs.

Le bourgmestre Kraal, lui, ne croyait pas à ces histoires pleines de sombre fantaisie. Aussi, quand le garde-champêtre arriva lui conter les exploits de la sorcière des dunes, il s'écria, moitié plaisant, moitié fâché:

— Une sorcière! Nous l'attraperons par la peau du dos. Laissez-moi bien instruire cette petite affaire — et vous verrez!

II.

Une semaine passa sans que maître Lodewijkzone apprit ce que le collier de sa gamine était devenu. Il prétendait que le bourgmestre n'avait rien fait pour découvrir la vérité. La vieille Zélie avait été laissée en paix dans sa maison. Pourtant un jour qu'elle se rendait au village, des enfants l'avaient suivie, lui lançant des quolibets et plusieurs paysans lui avaient jeté des mottes de gazon: elle avait dû fuir, affolée.

A présent, le dimanche étant revenu, Berthe et Adrien se préparaient à retourner à Nieuport en compagnie de leurs parents

— Tâchez de rentrer avant le soir, leur dit Wanne, cette voisine singulière qui se tenait constamment debout au seuil de sa demeure. Sinon ajouta-t-elle, vous rencontreriez encore la sorcière des dunes.

— Je voudrais bien la trouver sur mon chemin, répondit Lodewijkzone.

— Ne raillez pas! C'est une femme dangereuse. Je ne comprends pas comment le bourgmestre la laisse habiter ici.

Lodewijkzone tourna simplement le dos à Wanne dont il ne pouvait supporter la vue. Et il partit avec sa famille vers la petite ville où l'oncle Jean et la tante Isabelle firent bon accueil à tout le monde. Il fallut leur raconter en détails ce qui s'était passé d'étrange au dernier retour des enfants. La bonne tante s'émut vivement à ce récit. Et l'oncle Jean demanda si les gens au village croyaient vraiment avoir affaire à une sorcière ou à une magicienne.

— Mais oui, répondit Lodewijkzone, beaucoup le croient.

— Sottes gens! continua le pêcheur. Ils sont restés aussi naïfs que l'étaient leurs ancêtres d'il y a trois siècles. Dans ce temps-là, des hommes instruits, des juges même croyaient aux sorcières et plus d'une pauvre femme paya cette crédulité de sa vie.

Adrien écoutait son oncle avec la plus vive curiosité.

— Je vais vous conter ce que j'en sais, poursuivit le narrateur. Vers l'an 1600, habitait ici, à Nieuport, une certaine Jeanne Panne, boulan-

gère, qui demeurait dans la rue Notre-Dame. On lui avait fait une réputation de sorcière. Tout près de sa maison vivait un certain Jean Jacobs, dont la petite fille vint à tomber malade. Le médecin, qui jouait aussi au barbier — et c'est vous dire qu'on aurait aisément mis toute sa science dans mon pot à tabac — ne parvenait pas à découvrir le mal dont l'enfant souffrait. C'est pour quoi il déclara qu'elle était ensorcelée. Jacobs soupçonna Jeanne Panne d'avoir fait le coup; son doute devint une certitude qu'il se mit à proclamer à la ronde. Justement, un garçon boulanger qui avait travaillé chez Jeanne Panne était devenu malade aussi; ce sont des choses qui arrivent tous les jours. Mais le fameux barbier-apothécaire, une fois de plus, ne put se prononcer sur son cas. Il y avait donc bien là une dangereuse magie dont Jeanne Panne fut tenue pour responsable. Elle rêvait parfois tout haut. Cela m'arrive également, remarqua le conteur. L'autre nuit, je sautai de ma couche en criant: « Ne l'amenez pas! » Je croyais que j'étais à bord — et il y avait un bon moment que je me débattais sur le plancher...

— C'est bien comme ça! dit la tante Isabelle, et chacun se mit à rire.

— ...Ainsi Jeanne Panne rêvait souvent tout haut — et ses voisins l'entendaient, la nuit. Ils racontèrent que la bonne femme s'entretenait avec des esprits et des fantômes. Si l'on apercevait un corbeau dans son jardin, c'est que le diable venait lui faire visite. Et chacun se mit à répéter mille choses étranges, toutes au plus stupi-

des. La police s'en mêla; elle mit Jeanne en prison, au lieu de frapper d'une bonne amende les médisants et les calomniateurs. Jeanne dût comparaître devant les juges — et ces gens graves crurent aussi qu'ils avaient affaire à une sorcière redoutable. Ils firent appel au bourreau qui châtia la boulangère. Elle avait alors 57 ans et se sentait épuisée par la haine et par la jalousie de ses concitoyens. Le bourreau la mit à la torture. C'était scandaleux, n'est-ce pas? Elle souffrit jusqu'au moment où elle eut une défaillance et cria pour se délivrer de son martyr: « Laissez-moi, je vous dirai que je suis une magicienne ». Toutes ses douleurs lui avaient troublé la tête et elle faisait les plus invraisemblables récits. Les juges la prirent au sérieux — et ils la condamnèrent à être brûlée vive sur la grand' place.

— Est-il possible? demanda Adrien.

— Oui, certes. Je me souviens qu'en mon jeune âge, je regardais en passant sur la place une étoile de pierres blanches au milieu des pavés. C'était là que le meurtre avait été commis. Car il n'y a pas d'autre mot pour désigner pareil jugement. Mais Jeanne Panne ne fut pas la seule à en finir de la sorte, sans être coupable d'aucun méfait. Jacqueline De Groote fut brûlée également. Il paraît qu'elle avait plongé la main dans un tonneau de bière et que celle-ci s'en était trouvée corrompue. Oui, pour de telles bagatelles, on vous châtiait durement, en ce temps-là. Maria Tooris périt de la même façon. Elle avait la réputation de se changer en corneille... On racontait

qu'elle avait volé jusqu'à une barque de pêche en mer; elle s'était posée sur le mât, et l'embarcation avait coulé aussitôt... Ce que je vous dis ici, se rapporte à la seule ville de Nieupoort, il s'y est passé bien d'autres choses encore et partout, c'était ainsi. Mais il y a de cela trois cents ans. Les gens étaient peu éclairés à cette époque. Pourtant, il y a encore des sots de nos jours pour croire aux sorcières et aux enchantements.

— Chez nous, on a manifesté contre la vieille Zélie cette semaine même, dit la mère Lodewyckzone.

— Tout juste comme il y a des siècles, envers Jeanne Panne, répondit l'oncle Jean.

— Cependant, fit remarquer le père d'Adrien, elle a volé nos enfants. Ce n'est pas de la sorcellerie, cela, mais du brigandage.

— Et comment la voleuse était-elle? demanda le pêcheur.

Personne ne le savait au juste; elle se cachait sous un grand mouchoir qu'elle portait sur la tête.

— Nous n'avons vu que son nez et ses yeux, fit Berthe en frissonnant.

— Et le garde-champêtre ou le bourgmestre ne l'ont-ils pas interrogée?

— Je n'ai rien entendu dire à se sujet, répondit Lodewyckzone.

— C'est qu'ils n'ont pas encore achevé leur enquête d'autorité, acheva l'oncle. Car il n'est pas question de sorcellerie dans cette affaire pas plus que dans toutes celles que je vous ai contées.

Ils allèrent ensuite faire une courte promenade à travers la ville. En arrivant sur le marché, Adrien ne regarda plus vers les Halles, vieille construction dont son oncle lui avait parlé souvent, mais il considéra longuement le centre de la place où Jeanne Panne avait subi le supplice du feu, où tant d'autres avant et après elle étaient morts d'une manière horrible.

Cependant, l'après-midi s'était rapidement écoulé. La famille Lodewyckzone prit le chemin du retour. En route, elle rencontra une paysanne qui s'écria à son approche:

— Oh! ce que je viens d'être effrayée! J'ai été accostée, là-bas, par la sorcière des dunes.

Tout le monde s'émut à cette seule évocation. Ainsi la même histoire recommençait encore.

— J'ai dû lui remettre de l'argent, continua la fermière; sinon elle aurait frappé de maladie toutes les bêtes de ma basse-cour.

— Comment? Vous lui avez donné de l'argent?

— Je n'aurais pas osé refuser.

— Que vous êtes sotte et naïve! Il n'y a pas de sorcières au monde. A votre place, je lui aurais envoyé une bonne gifle pour toute réponse. Attendez que je la rencontre. Il est vrai qu'elle ne viendra pas me demander d'argent à moi, Lodewyckzone. Au revoir! Nous allons!

Et en toute hâte, Lodewyckzone, poursuivit son chemin. Berthe, apeurée, marchait en se servant contre sa mère. Quant à Adrien, il se demandait avec curiosité si la vieille Zélie allait apparaître encore.

Au prochain tournant de la route, ils entendirent un grand bruit de voix. Le père d'Adrien s'enfonça dans la dune en courant et il aperçut quelques hommes qui entouraient une vieille femme.

— Ah! on vient d'arrêter la sorcière! s'écria-t-il.

Il marchait très vite suivi d'Adrien; Berthe et sa mère s'appliquaient à les rejoindre.

Bientôt, tous reconnurent le bourgmestre et le garde-champêtre autour desquels quelques pêcheurs s'étaient rassemblés. Ils virent alors la femme de près; précisément le bourgmestre arrachait le mouchoir qu'elle portait sur la tête; elle eut beau le retenir des deux mains, sa peine fut inutile et son visage apparut aux yeux de tous.

— C'est Wanne! cria Lodewyckzone.

— Oui, Wanne, notre voisine, ajouta sa femme stupéfaite.

Les deux enfants étonnés regardaient aussi la fausse sorcière. Vraiment! Qu'était-il arrivé?

— Voilà: c'est bien ce que j'avais pensé, fit le bourgmestre. Mais il fallait l'y prendre. C'est pourquoi je me suis caché plusieurs soirs dans les dunes avec le garde-champêtre. A présent, nous tenons la voleuse: c'est la femme Wanne, cette méchante qui mettait ces propres larcins sur le compte de la prétendue sorcière, une pauvre veuve honnête qui habite seule là-bas, dans sa chaumine.

Lodewyckzone ne saisissait pas encore très bien cette affaire de malice trop compliquée pour son honnêteté.

— Écoutez, reprit le bourgmestre, ce plan de coquine tenait bien ensemble. Dans la dune habite cette vieille Zélie qui a perdu son mari pêcheur, en mer. Le chagrin lui a tellement tourné la tête qu'elle n'a plus voulu rester au petit village lointain qui lui évoquait son bonheur et son malheur tout ensemble. Elle arriva chez nous. Mais sa peine ne l'a pas quittée; elle paraît souvent étrange dans ses gestes ou ses paroles. Pour certaines sottes gens, cela suffit à vous nommer sorcière. Elle eut donc vite cette réputation. Et Wanne, qui est trop paresseuse pour songer au travail mais qui aime à bien manger jusqu'à la gourmandise en vint à tirer parti de cette misère et de la crédulité publique. Elle revêtit un vieux manteau, serrait un mouchoir sous son menton pour s'en couvrir entièrement la tête. Le soir, elle entrait dans les fermes où demeurent des femmes superstitieuses. Elle se faisait passer pour Zélie, la sorcière. Elle réclamait du beurre, des œufs ou de l'argent; elle savait que beaucoup de ces paysannes n'oseraient pas lui refuser la rançon exigée par crainte de maléfices et d'enchantements. Elle devint plus franche encore et se mit à arrêter en chemin, les enfants, les femmes et les jeunes filles. Elle prononçait des paroles singulières pour effrayer ses victimes. Elle faisait toutes sortes de signes comme il y en a dans les vieilles histoires. Et, maintenant, tous les naïfs qu'elle a trompés peuvent voir combien ils ont été sots d'avoir peur d'elle.

— Quel scandale! s'écria Lodewyckzone. Wanne n'osait lever les yeux.

— C'est pour cela, ajouta le bourgmestre, qu'elle disait tant de mal de la vieille Zélie. Il fallait faire accroire qu'une sorcière habitait dans la dune; ainsi, cette lamentable voleuse pouvait mieux combiner son jeu et en rejeter le poids sur une veuve désolée qui n'a que son deuil pour la défendre. Mais j'avais bien pénétré ce jeu-là. Tout à l'heure nous avons saisi le moment où Wanne arrêtait une fermière pour la détrousser. Maintenant la voleuse est pincée; nous l'emmenons sous bonne garde.

— Où est le collier de ma petite fille? demanda Lodewijkzone à son tour.

— Chez moi, répondit Wanne.

— Et dire que nous habitons là, tout près d'elle et que nous bavardions amicalement avec cette misérable voisine, s'écria la mère de Berthe et d'Adrien. Je ne puis me faire à cette idée-là!

— Venez! ordonna le bourgmestre; le garde-champêtre et moi, nous vous conduirons bien.

— Oh! je ne le ferai plus jamais! gémit Wanne en sanglotant.

Berthe avait si bon cœur qu'elle commençait à en prendre pitié.

Mais il ne restait à la voleuse qu'à obéir et le bourgmestre la conduisit chez elle où le collier fut retrouvé dans un tiroir au milieu de porte-monnaies et de toutes sortes de choses qu'elle avait prises. Dans la cave, on découvrit un grand pot de beurre et un panier rempli d'œufs.

— Voilà tout le produit de vos larcins et, vraiment, je devrais vous faire mener en prison, dit gravement le bourgmestre.

Wanne joignit les mains et supplia le magistrat de n'en rien faire; elle jura qu'elle se corrigerait de son affreuse conduite.

Le bourgmestre réfléchit un moment, puis il décida:

— Je vous laisserai ici, conclut-il. Mais demain, vous reporterez tout ce que vous leur avez pris à vos naïves victimes. Nous verrons ensuite. Vous avez deux fois mal agi: d'abord en volant, ensuite en rejetant le poids de vos méfaits sur une pauvre veuve innocente et malheureuse.

La famille Lodewijkzone rentra chez elle en commentant les incidents dont elle venait d'être témoin.

— Tu vois bien qu'il n'y a pas de sorcières, dit Adrien à sa sœur.

— Non, acheva le père, il n'y a pas de sorcières; mais il existe toujours beaucoup de pauvres gens assez sots pour se laisser tromper par leur crédulité et leurs superstitions.

Lodewijkzone pensait à tous ceux qui sont assez naïfs pour se rendre chez les cartomanciennes, les diseuses de bonne aventure, ou qui portent leur bel argent aux prétendus guérisseurs et rebouteux de toutes sortes. — Non! fit-il tout haut, vider son porte-monnaie entre les mains de ceux qui vous trompent voilà la plus grande sottise à laquelle puissent se mesurer les hommes...

Le lendemain matin, on trouva la maisonnette de Wanne abandonnée. La voleuse, confuse de

reparaître devant les gens du village, s'était enfuie, la nuit, vers la France, toute proche — où elle pourrait échapper à la honte de la prison.

Lodewijkzone et sa femme furent bien heureux d'être débarrassés d'une telle voisine. Le bourgmestre fit amener au village tous les objets qu'elle avait dérobés; on apprit que les victimes de ces larcins, pourraient reprendre leur bien en se présentant à la maison communale. Mais personne n'y vint; la gêne retint chacun d'avouer publiquement qu'il s'était laissé jouer par une misérable femme en fuite. Alors le bourgmestre fit vendre le beurre, les œufs et distribua le produit de sa recette aux pauvres.

III.

L'après-midi du même jour, Lodewijkzone et ses deux enfants allèrent rendre visite à la vieille Zélie dans sa chaumière des dunes. Le paysan s'excusa auprès de la pauvre femme à laquelle il avait si durement parlé.

— Oh! maintenant, je comprends pourquoi vous me soupçonniez, répondit la veuve. Moi, j'ai tant de chagrin, toujours; peut-être suis-je parfois un peu perdue et bizarre... Mais, de là, à me faire passer pour sorcière!...

— Plus personne ne le fera à présent!

La vieille se mit à raconter comment son mari, pêcheur robuste, s'était noyé au large, un soir de tempête. Elle n'avait pu rester au village où ce malheur l'avait frappée. Là-bas, tout lui rappelait constamment son bonheur perdu. Ici, la soli-

tude convenait mieux à sa tristesse... Parfois, elle courait la dune en pleurant ou en priant à haute voix. Il n'y avait là nulle magie, rien qu'un lourd et noir chagrin.

— Cela fera beaucoup de bien à cette vieille Zélie que ma petite Berthe vienne la voir souvent pour la distraire, songeait Lodewijkzone en retournant chez lui. Maintenant, ma fille n'a plus peur des sorcières!

IV.

Cependant, Wanne s'était enfuie, en suivant la route qui mène en France. Quand elle eut franchi la frontière, elle attendit, dans une bergerie, la venue du matin. Là, elle eut le temps de réfléchir et le remords commença à la toucher. Le regret lui vint de sa méchanceté; elle éprouva une véritable honte en songeant à tout ce qui se dirait d'elle au village qu'elle avait quitté.

Quand le jour fut venu, elle se remit en marche. Déjà s'apercevait au loin derrière les arbres une haute tour quadrangulaire, la tour de Dunkerque qui est une curieuse ville française sur la mer.

C'est vers cette ville que la fugitive se dirigea. A un moment, elle eut grand peur. Des gendarmes venaient à sa rencontre; elle crut qu'ils allaient arrêter. Cette crainte ne pouvait lui venir que de sa mauvaise conscience — car ces gen-

darmes de France ignoraient tout de ce qui avait mis Wanne en fuite.

Elle pénétra sans encombres dans la ville. Mais que faire à présent? Elle ne connaissait personne ici; même y eût-elle connu quelqu'un, elle n'eût osé lui raconter pourquoi elle s'était enfuie de son paisible village des Flandres. Que faire, que faire? Elle n'avait ici ni maisonnette, ni meubles, ni vêtements de rechange. Comme elle allait être malheureuse! Comme elle l'était déjà!

Elle avait faim. Il lui restait un peu d'argent, et elle s'acheta du pain qu'elle alla manger en prenant du café dans une auberge. Seulement cet argent serait vite épuisé. Dès le soir, il lui faudrait trouver un gîte pour dormir — et cela entraînerait une dépense nouvelle.

— Je vais chercher de l'ouvrage, se dit Wanne.

Mais où en trouver? Si elle sonnait quelque part, on lui demanderait: « Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Avez-vous des pièces en règle, de bons renseignements à nous montrer? » Et elle n'était, au fond, qu'une voleuse!...

Elle arriva au port de Dunkerque, plein de couleur et de mouvement. Près de l'entrepôt, elle aperçut des femmes et des jeunes filles qui mettaient du grain en sacs. Plusieurs de ces ouvrières parlaient flamand entre elles. A Dunkerque, ce n'est pas rare. Wanne leur demanda s'il n'y avait pas d'ouvrage pour deux bras de plus. — Non pas ce jour-là; mais qu'elle revînt deux jours plus tard — elle aurait plus de chance peut-être.

C'est ce qu'elle fit; sa démarche fut accueillie.

Un travail pénible commença alors pour elle; enfin, elle gagnait son pain de chaque journée. Elle avait toujours été paresseuse; elle avait possédé une jolie petite maison; maintenant, elle logeait dans une misérable chambrette, au fond d'une rue étroite et repoussante.

Certes elle avait échappé à la prison, mais elle se trouvait bien punie de vivre seule et abandonnée dans la grande ville où elle n'était plus rien qu'une voleuse oubliée, qu'une fausse sorcière déchue!

Et plus jamais elle n'osa retourner au village d'où sa honte l'avait chassée.

F I N.

De hertog van Wurtemberg heeft een lichte taak. Waarom dan toch seint men langs al die draden, over Vlaanderen naar Tielt gespannen, het groote nieuws nog niet, dat de troepen, over den IJzer zijn?

monsterstukken gelijk niemand ter wereld ze bezit... Laat ze brullen, huilen, donderen, dat gansch het IJzerland beeft voor Duitschland's almacht!

Maar in de schamele linie's van Beerst, Bloedputteken en Eessen staan



De thans verwoeste Tempeliers- of Duivelstoren te Nieuwpoort.

Schiet dan, beuk die stellingen, vernietig, verpletter, verbrijzel ze... Munitie is er in overvloed... Dag en nacht zwoegt gansch Duitschland om ze te leveren. Kanonnen ontbreken er niet,

de Belgen en Franschen pal.

't Is of de wereld vergaat.

De verdedigers moeten bovenmenselijke inspanning aan den dag leggen, om het bombardement te verdra-

Afl 7

Uitgever J. HOSTE, St-Pieterstraat, 30, Brussel

Afl. 7

“ Het Bloedig IJzerland ”

Prijs: 30 centiemen

VERBODEN NADruk

5 Maart 1920.

Duivelstoren, Nieuwpoort. De Tempeliers- of "Duivelstoren"



» MORE INFORMATION

About this work

Record

<https://lib.ugent.be/catalog/rug01-002075525/items/800000063077>

Title

[image] Duivelstoren, Nieuwpoort. De Tempeliers- of "Duivelstoren".

Description

1 fotografische druk : zwart/wit.

Publisher

[eind 19e-begin 20e eeuw].

Object ID

archive.ugent.be:16165A48-EB42-11E3-945B-18C1D43445F2

Barcode

800000063077

Callnr

BRKZ_TOPO.N.002629

Attribution

Provided by Ghent University Library

License

ATTRIBUTION



Provided by Ghent University
Library